



L'affaire Hannah Arendt

Dans « Arendt et Heidegger » (Albin Michel), le philosophe Emmanuel Faye éclaire d'une lumière noire la pensée de cette figure du XX^e siècle et met au jour l'ambiguïté de ses jugements sur Heidegger et le nazisme. Interview exclusive.

PAR ROGER-POL DROIT

Attention, livre choc ! Rien de futile – 500 pages, quantité de références, travail colossal –, un vrai séisme intellectuel. Il ébranle la statue de Hannah Arendt, icône de la femme-philosophe indépendante, auteure de classiques partout célébrés, enseignés et commentés (« Les origines du totalitarisme », « La crise de la culture », « Condition de l'homme moderne », entre autres). Intellectuelle engagée, figure politique, juive rétive au sionisme, elle a commencé à devenir vraiment célèbre en 1953 en publiant « Eichmann à Jérusalem », analyse du procès de l'ancien dirigeant nazi. Un film de Margarethe von Trotta, en 2013, a même retracé l'aventure de ce reportage qui fit scandale. Car, depuis sa mort à New York, en 1975, Arendt fait l'objet, dans le monde entier, d'un culte croissant. Son parcours fascine : de Marbourg à New York, du séminaire de Heidegger à Princeton, de la philosophie allemande à la science politique, de l'université au journalisme. Son diagnostic de la « désolation » de l'homme moderne ne cesse d'être repris, ses concepts clés et ses analyses sont constamment cités.

Le choc, ici, est de découvrir que la réalité est bien moins claire. L'image devient en effet très différente quand on se donne le temps et la peine, comme l'a fait Emmanuel Faye durant plusieurs années, de lire toutes les versions de ses œuvres, de comparer leurs éditions, différentes selon les langues, de scruter les auteurs cités et les notions reprises, de décrypter les contextes historiques qui les éclairent. Au fil des pages émerge le profil d'une Arendt ambiguë, dont les opérations de blanchiment dérangent et inquiètent. Elle ne cesse en effet d'exonérer l'Allemagne de la responsabilité du nazisme, s'emploie à disculper systématiquement les élites intellectuelles de tout rôle décisif dans l'avènement de Hitler, finit par

dissoudre l'histoire spécifique de l'extermination des juifs dans des considérations générales sur la modernité, la technique et le déracinement universel.

Un exemple, parmi quantité d'autres. En septembre 1946, Arendt publie dans la revue *Commentary* son premier texte sur les camps d'extermination, « The Image of Hell » (« L'image de l'enfer »). Elle y insiste sur la déshumanisation absolue. Mais les conséquences qu'elle en tire sont bien étranges : « Une fois que l'on avait pénétré dans les usines de la mort, tout devenait accidentel et échappait complètement au contrôle de ceux qui infligeaient les souffrances et de ceux qui les enduraient. Et il y eut bien des cas où ceux qui infligeaient les souffrances un jour devenaient le lendemain à leur tour des victimes. » Quand donc a-t-on vu des SS jetés à leur tour dans les crématoires ? L'idée que toute humanité a disparu des camps d'extermination conduit Arendt à rendre tortionnaires et victimes indistincts et même... interchangeables ! – ce qui revient, en fin de compte, à dédouaner les bourreaux.

Emmanuel Faye montre de manière très détaillée et argumentée comment Arendt déploie de manière répétée une stratégie systématique de disculpation des penseurs allemands, en particulier des romantiques, dans la genèse de l'extermination. Avant guerre, elle soulignait leur rôle décisif, mais, dans « The Origins of Totalitarianism » (« Les origines du totalitarisme », 1951), elle les exonère et préfère insister sur une « *specific Jewish responsibility* » (« responsabilité juive spécifique ») dans la naissance de l'antisémitisme moderne. Ce minutieux travail fait également découvrir comment Arendt se réfère, de manière suivie, à des auteurs qui sont indiscutablement nazis mais qu'elle ne juge jamais comme tels – par exemple Carl Schmitt, juriste partisan des lois raciales de Nuremberg en 1935, ou Arnold Gehlen, anthropologue qui publia la même année un ■■■

L'idée que toute humanité a disparu des camps d'extermination conduit Arendt à rendre tortionnaires et victimes indistincts et même... interchangeables !

Icone.

Hannah Arendt (1906, Hanovre-1975, New York) dans les années 30. En 1933, elle quitte l'Allemagne pour la France. Internée en mai 1940 au camp de Gurs (Pyrénées-Atlantiques), elle parvient – via Marseille et Lisbonne – à gagner les États-Unis en mai 1941.

Brûler Arendt après l'avoir adorée ? Lui faire un procès en sorcellerie, la vouer aux gémonies ? Sûrement pas ! Il s'agit plutôt de passer de l'idolâtrie à la critique lucide.



Américaine. Hannah Arendt aux Etats-Unis, en 1944. Journaliste puis universitaire, elle va, en 1951, publier « Les origines du totalitarisme ».

■■■ très hitlérien « Der Staat und die Philosophie » (« L'Etat et la philosophie »).

Il y a plus étonnant encore. En suivant tous les détours de l'œuvre d'Arendt, on la voit affirmer l'inégalité naturelle et historique des hommes et des peuples, critiquer les fondements des droits de l'homme, exalter une vision aristocratique et violente du politique, considérer la « dignité humaine » comme un mythe arrogant... En combattant ainsi la vision humaniste du monde, elle partage les partis pris de Martin Heidegger. Mais elle transpose, en les adaptant à de nouveaux contextes, les combats de celui dont chacun



Maître à penser. Le philosophe Martin Heidegger vers 1933, année où son ancienne élève et amante quitte l'Allemagne nazie.

sait qu'il fut son maître, son mentor, son amant et sans doute le seul grand amour de sa vie.

Emmanuel Faye ne s'occupe pas de la romance, uniquement des idées et des textes. En le lisant, on prend la mesure du rôle crucial jouée par Arendt dans la diffusion, tantôt ouverte, tantôt masquée, de la pensée heideggérienne. Elle ne s'est pas contentée d'assurer son implantation aux Etats-Unis, de se faire son avocate en Europe, d'être la principale cheville ouvrière de sa notoriété planétaire. Elle a également multiplié les opérations de transfert et de recyclage de ses principales notions comme de sa démarche, où se conjuguent la fascination pour la destruction et la volonté de démanteler la philosophie, de jeter par-dessus bord les argumentations logiques et la rationalité.

Brûler Arendt après l'avoir adorée ? Lui faire un procès en sorcellerie, la vouer aux gémonies ? Sûrement pas ! Ce serait trop simple et trop bête. Il s'agit plutôt de passer de l'idolâtrie à la critique lucide, d'une lecture pieuse à une lecture informée. Il faut d'abord comprendre pourquoi ces données, pour la plupart disponibles, ont été négligées ou recouvertes. Il faut donc établir le bilan critique d'une œuvre contrastée, traversée de contradictions. Il faut aussi prévoir l'extraordinaire effet domino qui s'annonce dans la lecture de la pensée contemporaine dès qu'on prendra en compte tous les effets du poison heideggérien. Quantité de penseurs adulés en ont ingéré – de Levinas à Badiou en passant par Sartre, Derrida et bien d'autres. Tous n'en moururent pas mais tous furent frappés – chacun y a réagi différemment. Il faudra les relire sous cet angle. Le choc ne fait que commencer ■

« Arendt et Heidegger. Extermination nazie et destruction de la pensée », d'Emmanuel Faye (Albin Michel, 560 p., 29 €). A paraître le 15 septembre.

Alain Finkielkraut met en garde

Grand lecteur de Hannah Arendt, le philosophe n'a pas encore lu l'essai d'Emmanuel Faye. Mais il sonne le tocsin contre une tendance contemporaine :



« Après nous avoir doctement expliqué que, si on n'arrêtait pas l'intrusion du nazisme dans l'éducation humaine que représente selon lui l'œuvre philosophique de Heidegger, de nouvelles entreprises de destruction de la pensée et d'extermination de l'homme seront inévitablement mises en œuvre, Emmanuel Faye s'en prend maintenant aux philosophes de près ou de loin heideggériens.

Il commence par Hannah Arendt, et bientôt Emmanuel Levinas, Hans Jonas ou Maurice Merleau-Ponty seront sur la sellette. Expurger les bibliothèques au nom de l'ant nazisme, c'est un exploit auquel je n'avais jamais pensé. » ■

Emmanuel Faye :

« Il importe de prêter attention aux sources nazies des écrits d'Arendt »

PROPOS RECUEILLIS PAR ROGER-POL DROIT

Le Point: La figure de Hannah Arendt, son œuvre, et même sa personne, ont fini par faire l'objet d'une sorte de culte. Pourquoi et comment ?

Emmanuel Faye: La renommée d'Arendt est indissociable de son compagnonnage avec Heidegger et du scandale suscité par son « Eichmann à Jérusalem ». En tant que juive, Arendt a servi utilement de caution à Heidegger : selon le mot de Barbara Cassin, « on y trouvait Heidegger sans Heidegger ». En outre, la dégermanisation du nazisme et la volonté d'exonérer de toute responsabilité les intellectuels les plus en vue du régime – comme Martin Heidegger, auteur en 1933 d'une « Profession de foi envers Adolf Hitler », le juriste Carl Schmitt, qui écrivit en 1935 une justification des lois raciales de Nuremberg, ou le sociologue Arnold Gehlen,



Emmanuel Faye
Philosophe

qui a développé en 1940 une conception raciale de l'homme – ont contribué au succès d'Arendt en Allemagne, qui a accompagné la réhabilitation intellectuelle de ces auteurs nazis (y compris Heidegger). En France, Hannah Arendt a remplacé, dans la théorie politique, la référence à Marx, sans que l'on ait suffisamment discerné les dimensions inégalitaires et déshumanisantes de ses thèses.

Comment expliquez-vous que les commentateurs et exégètes n'aient pas vu ces aspects ?

Les historiens, comme Raul Hilberg, auteur de « La destruction des juifs

d'Europe », ou Ian Kershaw, qui a écrit sur Hitler une biographie de référence, ont toujours été très critiques à l'égard des travaux d'Arendt. C'est dans la théorie politique, les études culturelles puis chez les philosophes eux-mêmes que sa renommée n'a cessé de croître à la faveur de lectures trop ■■■

« En tant que juive, Hannah Arendt a servi utilement de caution à Martin Heidegger. »
Emmanuel Faye

Quatre points sensibles

Le rôle des romantiques allemands dans la genèse de l'antisémitisme nazi

Les penseurs politiques du romantisme allemand (notamment Johann G. Fichte, Adam Müller, Clemens Brentano, auteur d'un pamphlet d'esprit antisémite) ont-ils joué un rôle dans la préhistoire du nazisme ? Ce point est central pour juger à la fois de la responsabilité de l'Allemagne et de celle des élites intellectuelles dans l'avènement d'une idéologie exterminatrice.

A la fin des années 30, Arendt répond de façon catégorique : « Les théories romantiques de l'Etat fournirent le sol nourricier de toute l'idéologie antisémite » (« Ecrits juifs », « L'antisémitisme », posthume).

En 1951, elle fait volte-face et niera par la suite toute implication réelle : « On a accusé le romantisme politique d'avoir

inventé la pensée raciale. (...) La contribution directe du romantisme au développement de la pensée raciale est presque négligeable » (« Les origines du totalitarisme », 1951).

La négation de l'égalité naturelle des êtres humains

Arendt ne se contente pas de critiquer les droits de l'homme, il lui arrive d'en saper les fondements mêmes en affirmant : « Les hommes sont inégaux en fonction de leur origine naturelle, de leurs organisations différentes et de leur destin historique » (« L'impérialisme », 1951).

Pour s'assimiler, il faut devenir antisémite...

Au début des années 30, Arendt rédige la biographie de Rahel Varnhagen, jeune femme juive allemande du siècle des Lumières qui doit récuser sa judéité pour être intégrée. La plupart des commentateurs ont insisté sur la

dimension autobiographique du texte. Arendt y écrit notamment : « Dans une société qui est, en gros, antisémite – et cela valait jusqu'à notre siècle dans tous les pays où vivaient des juifs –, on ne peut s'assimiler qu'en s'assimilant à l'antisémitisme » (« Rahel Varnhagen », années 30).

Le projet : démanteler la philosophie

Partageant le projet de Heidegger d'en finir avec la philosophie comme usage réglé de la rationalité, avec tous les dangers de violence qui s'ensuivent, Arendt déclare sans ambiguïté : « Je me suis clairement mise dans les rangs de ceux qui, depuis quelque temps déjà, ont essayé de démanteler la métaphysique et la philosophie, avec toutes ses catégories, telles que nous les connaissons toutes deux, depuis leurs débuts en Grèce et jusqu'à ce jour » (« Penser l'événement », posthume) ■

■■■ fragmentaires et décontextualisées. En France, la réception d'Arendt a été orchestrée dès 1972, année de la publication de « La crise de la culture », par les chefs de file de l'heideggerianisme.

Qu'est-ce qui vous permet de voir Arendt autrement? Vos partis pris, une méthode de travail?

Pour saisir les intentions d'Arendt, il faut tenir compte de la version allemande de ses écrits. On voit par exemple que l'« être ensemble » arendtien est un faux ami qui traduit en réalité l'« être en commun », le *Mitsein* heideggerien. Je m'explique: il n'est pas question, comme on le croit trop souvent, de défendre une société démocratique où coexistent des individualités libres, mais de promouvoir une conception

organique de la communauté politique qui ne reconnaît aucun droit naturel à ceux qui en sont exclus. On comprend mieux, alors, la signification des attaques d'Arendt contre le moi et le libre-arbitre individuel, ou son refus de reconnaître la légitimité politique des revendications des Américains d'origine africaine, lors de la lutte pour les droits civiques des années 60.

Il importe également de prêter attention aux sources nazies des écrits d'Arendt, non seulement en ce qui concerne les historiens mais aussi les sociologues, juristes et philosophes. Le plus difficile est de rompre avec le culte dont elle fait l'objet et de prendre au sérieux ses thèses les plus inacceptables, comme l'indifférenciation

des victimes et des bourreaux dans les camps nazis ou la déshumanisation de l'humanité au travail.

Dire qu'Arendt veut détruire la philosophie, n'est-ce pas excessif?

Hannah Arendt se compte elle-même au nombre de ceux qui ont entrepris de la « démanteler » et se situe « après la disparition de la philosophie ». Exactement comme Heidegger après 1945, elle oppose à la philosophie ce qu'elle nomme la « pensée ». Ma critique porte sur la façon dont la pensée se voit prise en otage lorsque Arendt campe Heidegger en modèle du penseur pour l'opposer à Adolf Eichmann, l'un des principaux organisateurs de l'extermination des juifs, qu'elle décrit à tort comme « dépourvu de pensée » et sans aucun motif. Les études récentes, comme celle de l'historien anglais David Cesarani dans sa biographie de référence d'Eichmann, montrent au contraire que celui-ci ne fut pas un exécutant sans pensée mais un antisémite génocidaire et fanatique.

Tous ceux qui ont été marqués par la pensée de Heidegger – de Levinas à Badiou, en passant par Sartre et Derrida – sont-ils à relire de manière critique à la lumière du lien que vous avez établi de cette pensée avec le thème du nazisme?

Des distinctions sont nécessaires. Levinas, par exemple, promeut contre Heidegger une exigence éthique que l'on ne retrouve pas chez Arendt. Mais, lorsqu'on découvre, dans ses « Cahiers noirs » comme dans certains de ses cours de philosophie, avec quelle radicalité Heidegger a fait sien l'antisémitisme exterminateur des nationaux-socialistes, on peut légitimement considérer que les remises en question n'en sont qu'à leurs commencements. Rappelons que Heidegger fut l'inspirateur d'Ahmad Fardid, le plus important des idéologues de la révolution islamique en Iran. C'est de lui également que se réclame Alexandre Douguine, qui tente de dresser la Russie contre l'« Occident » avec des arguments empruntés à la « métapolitique » de Heidegger. Quand on voit comment, en France, Alain Badiou prétend renouveler ce qu'il nomme l'« hypothèse communiste » à partir de la conception heideggerienne de la communauté, on ne peut s'empêcher de penser qu'il joue avec le feu ■

Extrait d'« Arendt et Heidegger », d'Emmanuel Faye (Albin Michel)

« Arendt ne veut voir en effet dans Auschwitz et le génocide des Juifs qu'une "politique permanente de dépeuplement"! Elle se refuse à y reconnaître la traduction en actes d'une vision du monde élaborée et légitimée – dans des registres de langage différents mais qui plus d'une fois se croisent et se recoupent – tout à la fois dans les écrits des idéologues et acteurs directs du nazisme, comme Alfred Rosenberg et Adolf Hitler, mais également dans les œuvres de l'élite intellectuelle du mouvement, exemplairement représentée par Martin Heidegger et Carl Schmitt. Dans la vision arendtienne, l'intentionnalité du génocide des Juifs d'Europe s'estompe au profit d'une conception fonctionnaliste indéfiniment reprise après elle, pour laquelle l'extermination nazie n'aurait fait que porter à son paroxysme et à son point de rupture la dévastation de la modernité technicienne.

Arendt aura ainsi pu passer, sans se contredire sur le fond, d'une interprétation du totalitarisme nazi comme expression d'un "mal radical", dont l'"absence de patrie" de nos sociétés modernes serait porteuse, à la description des acteurs de l'extermination comme de simples exécutants, dépourvus de tout motif, incarnant la "banalité du mal". (...)

Dans cette conception, Martin Heidegger n'apparaît plus pour ce qu'il est véritablement, à savoir celui qui porte la responsabilité d'avoir procuré à la vision du monde et au mouvement nazis une légitimité d'apparence philosophique (...). Il se voit au contraire magnifié comme celui dont l'engagement hitlérien même confirmerait la "grandeur" et dont la pensée ouvrirait la voie à de salutaires contre-mouvements. » ■

Exilée. Hannah Arendt au jardin du Luxembourg, à Paris, dans les années 30.



« Par-delà le culte dont Arendt fait l'objet, il faut prendre au sérieux ses thèses les plus inacceptables, comme l'indifférenciation des victimes et des bourreaux dans les camps nazis ou la déshumanisation de l'humanité au travail. »

Emmanuel Faye